

PARMI LES LIVRES

L. O. HOWARD. — *Fighting the Insects. The story of un Entomologist.* The Macmillan Co New-York 1933.

Le grand savant qu'est le D^r Howard est trop bien connu du monde scientifique pour qu'il soit nécessaire de le présenter. L'autobiographie qu'il vient de publier offre un intérêt tout particulier ; c'est l'histoire d'un illustre entomologiste, et ses rapports avec l'humanité toute entière, depuis les masses populaires jusqu'aux personnalités les plus éminentes, savants de renom et hommes d'état. Il y manque pourtant quelque chose : le D^r Howard a passé sous silence l'aide efficace qu'il a apportée, sans se lasser, à tant de jeunes entomologistes, qui sont devenus, grâce à lui, des maîtres de la science ; cette omission volontaire n'étonnera pas ceux qui le connaissent, mais il est bon de la signaler.

En écrivant cette autobiographie, le savant américain n'a fait que continuer, comme il nous le révèle lui-même, une habitude de famille. Sa mère avait rédigé, en grande partie sous la dictée de celle-ci, la vie de la grand-mère de l'auteur, puis sa propre biographie. « Ainsi, dit le D^r Howard, cette petite histoire de ma vie, ajoutée aux deux écrites par ma mère, contient les souvenirs personnels et les incidents de famille pendant trois générations, s'étendant sur plus d'un siècle, ma grand-mère étant née en 1800. »

Le livre du D^r Howard s'intéresse tout particulièrement, comme il convient, aux événements qui ont marqué l'histoire de l'entomologie, événements nombreux et importants, tels que la transmission des maladies par les Diptères piqueurs et autres Insectes. Et ceci le conduit à la narration de quelques anecdotes qui ne manquent pas d'humour, telles que celle-ci.

Le savant était en voyage dans le Texas, à San Antonio, l'année qui suivit la Foire du Monde de Saint-Louis. Au même moment sévissait à la Nouvelle Orléans une épidémie de fièvre jaune, de sorte que beaucoup d'habitants en avaient fui, et que les hôtels de San Antonio étaient au complet.

Après bien des recherches, le D^r Howard finit par trouver un lit dans une chambre où logeaient déjà trois autres voyageurs. Il s'en contenta et se disposait à se coucher, lorsque ses trois compagnons arrivèrent dans la chambre. Le docteur continua ses préparatifs, puis les interrompit soudain pour examiner attentivement un point de la muraille.

— Que faites-vous, lui demanda l'un des nouveaux arrivants.

— Je viens de trouver un Moustique de la fièvre jaune.

— Mon Dieu ! s'exclama l'autre. Et, ramas-

sant leurs bagages, tous trois disparurent précipitamment, laissant le facétieux entomologiste seul maître des lieux.

L'entomologie, comme l'on voit, peut être utile, quand on sait s'en servir à propos. Et il est permis de le faire, quand on est le D^r Howard.

CARL AND MARY L. JOBE AKELEY. — *Lions, Gorillas and their Neighbors.* Dodd, Mead and Co, New-York 1932.

Ce livre est surtout une réunion d'anecdotes, tirées des notes prises en Afrique par Carl Akeley, de ses souvenirs personnels, et aussi des observations faites par les auteurs lors du dernier voyage qu'ils firent ensemble dans cette région.

Trois chapitres sont consacrés aux Lions, un à la chasse des Buffles, deux au grand Gorille des montagnes. Ils sont remplis de faits vécus, souvent d'un intérêt palpitant, comme, par exemple, le récit de la lutte épique de Carl Akeley avec un Léopard qu'il tua sans armes, de ses propres mains.

L'impression que donne plus particulièrement ce livre est celle d'une absolue sincérité : pour ceux qui ont voyagé dans les contrées dont il parle, il ne peut manquer de faire revivre d'agréables souvenirs. Mais il fera aussi les délices des autres, à cause de son exactitude et du plaisir qu'ils auront à le parcourir.

G. P.

Jeanne BEMER-SAUVAN. *La Mystique de la Ferme*, 1 vol., 124 pages ; édit. Stock. — Prix 12 frs.

Après *Trader Horn*, dont le cinéma a porté l'écho aux quatre coins du globe et « *Pourquoi les oiseaux chantent* », que l'Académie française a couronné, l'intéressante collection des « *Livres de la Nature* » publiés chez Stock par Jacques Delamain, nous donne aujourd'hui une suite de poèmes en prose à la gloire de la basse-cour, de l'étable, de l'écurie, du chenil, de leur ambiance et de leurs hôtes, et de tout ce qui — bêtes et gens — des plus obscurs aux plus notoires, compose cette tour de Babel, cet univers en miniature, ce kaleidoscopique hazard qu'est une ferme en pleine activité.

On peut être surpris de voir dans le titre même du volume voisiner l'idée de l'intellectualisme le plus exacerbé et du matérialisme le plus quotidien, mais l'œuvre à la lecture paraît bien comme la transmutation sur un plan esthétique et philosophique élevé, d'impressions à l'origine simplement directes et lumineuses

La ferme dont parle M^{me} Jeanne Bemersauvan a été détruite pendant la guerre. Après des années, l'auteur a voulu l'évoquer, pour elle seule d'abord, peut-être parce qu'elle y savait endormies ou cachées des émotions chères qui ne demandaient qu'à palpiter et à revivre. Et peu à peu, de cette vue d'ensemble, de cette infinité de détails assemblés un à un comme les fleurs éparses d'un bouquet dénoué, Mme Jeanne Bemersauvan a senti monter un parfum qui l'a surprise, intriguée et charmée et qu'elle s'efforce de discerner, d'exprimer dans une formule... La pièce de terre labourée, les pierres du chemin, la mare avec ses reflets, tout cela participe à la destinée d'un ensemble. L'herbe qui croît aux dépens de la masse minérale, le cheval qui accomplit jusqu'au dernier jour sa rude tâche quotidienne, la vache qui assure à travers la maternité la pérennité de son rôle, tout cela n'est que la traduction d'une énergie que la science et l'intelligence ne suffisent pas à comprendre. Il faut en chercher le sens à travers une intuition frémissante dont les poètes ont le secret.

Ainsi, M^{me} Bemersauvan, deux fois poète, parce que femme, comme cette dernière romantique que fut la comtesse de Noailles, partie des gammes les plus élémentaires en apparence, nous élève insensiblement jusqu'au plain-chant, et nous sentons alors avec elle que notre petit

rythme de cœur n'est rien dans la pulsation terrible de l'Univers, rien que l'« accident-tendresse » qui s'efface et se noie comme le *si bémol* de Chopin parmi l'immortelle nocturne... En terminant, elle bannit de son repos la bête philosophique, tous les troubles d'archange déchus dont les animaux n'ont que faire... Ne les aimons-nous pas, en effet, par besoin d'enrichissement pour nous-mêmes, pour sentir aux dépens même d'une autre souffrance ? Alors ?... Pourquoi leur imposer notre curiosité ridicule ? Pourquoi encombrer la grande ronde de nos intempestives cabrioles ?

« Je ne dirai plus Dieu, dit-elle, je ne dirai « plus Vie, mais je sortirai dans le jour et reprendrai ma place agissante avec mes bêtes, « mes arbres, ma terre, dans la « rasilas » « solaire, dans la chorégraphie solaire ».

Comme nous sommes loin ici de la bonne odeur de foin coupé et du hennissement joyeux de l'étalon vainqueur, merveilleuse poésie des cœurs simples que l'inquiétude n'habite point, pour leur bonheur et leur sagesse...

« *La Mystique de la Ferme* » se lira doucement, à petits coups, comme une liqueur un peu forte qu'il faut chamber entre ses doigts et que l'on déguste en rêvant...

Fernand MERY.

